

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

PROLOGUE.

II

L'AVANTAGE D'ÉCOUTER CAUSER DES CHASSEURS APRÈS BOIRE.

Le comte de Sourdis vida son gobelet, frisa sa moustache s'accoudant sur la table :

— C'est possible ! mais ce que vous ne savez pas, sans doute, c'est que le marquis qui est fervent catholique et qui était un des plus privés du feu roi, tomba, lors du siège de la Charité, entre les mains d'un parti huguenot, et qu'il allait bel et bien être pendu haut et court — car les deux partis, vous vous le rappelez, ne se faisaient alors aucune grâce...



Je le sais, aussi je n'hésite pas à suivre votre conseil, dit-il en se débarrassant de son manteau.

— Je commence par vous dire, messieurs, fit-il, que je n'affirme rien ; je ne suis qu'un écho, pas autre chose.

— C'est bon, c'est bon, allez ! s'écrièrent ses auditeurs avec impatience.

Le comte reprit :

— Après la mort de son fils, tué à Arques, où il commandait une compagnie de cheval-légers, le marquis de Cœuvre se retira, ainsi que vous le savez, dans son château de Gourdon, afin de se livrer tout entier à l'éducation de sa fille, que la mort prématurée de son fils lui rendait d'autant plus chère.

— Nous savons tout cela, interrompit le comte Du Lue.

— C'est juste ! interrompit de Langeac, mon père m'a conté le fait ; le marquis avait déjà la corde au cou, lorsqu'un officier huguenot le sauva au péril de sa vie.

— Tout cela, continua de Sourdis, est parfaitement exact ; cet officier huguenot, pauvre gentilhomme de cette province, se nommait Hugues de Montbrun. A compter de ce jour, messieurs, de Cœuvre et de Montbrun ne se quittèrent plus. Lorsque le marquis se retira à Gourdon, son ami le suivit ; mais, autant le premier était riche, autant le second était pauvre. Cependant comme ils avaient l'un pour l'autre une amitié réellement fraternelle, cette différence de fortune ne changea rien à leur situa-

tion ; au contraire, le marquis y gagna ; car de Montbrun se fit, pour ainsi dire, le régisseur des biens de M. de Cœuvre, dont il doubla presque la valeur, grâce à sa bonne administration.

— Mais, dit de Langeac, ce Montbrun n'avait-il pas un fils ?

— Stéphane de Montbrun, un beau gentilhomme, corps-dieu ! dit Du Luc.

— Et un hardi soldat, sur ma parole ; ajouta un autre.

— Un peu de patience, messieurs, j'y arrive, reprit de Sourdis ; oui, Stéphane de Montbrun est tout cela ; vous pouvez ajouter que c'est un noble cœur et vous aurez tout dit. Il était enfant alors, il avait dix à douze ans, je crois ; cinq ou six ans de plus que Louise, à peu près ; les deux enfants furent élevés ensemble, comme frère et sœur.

— Bon ! Je devine, s'écria de Langeac, ils s'aimèrent

— Ce fut en effet ce qui arriva.

— C'était inmanquable.

— Le marquis, reprit de Langeac, se fâcha, et...

— Vous n'y êtes plus, interrompit de Sourdis ; le marquis vit au contraire cet amour avec plaisir ; il l'encouragea même ; son plus grand désir était de marier les deux enfants.

— Alors je n'y suis plus.

— Ni moi !

— Ni moi !

— Le diable soit des bavards ! laissez-moi continuer.

— Oui, oui, nous écoutons.

Sur un seul point, les deux amis n'étaient pas d'accord : la religion. L'un était aussi entêté catholique que l'autre enragé huguenot. Pendant plusieurs années cela alla assez bien ; ils discutaient, mais toujours ils finissaient par s'entendre à peu près. Stéphane, le fils de Montbrun, partit avec une lieutenance. Le marquis lui donna l'argent nécessaire pour son équipement. Louise avait quatorze ans, le jeune homme dix-neuf : c'étaient encore des enfants ; ils se jurèrent, selon la coutume, un amour éternel ; puis Stéphane alla guerroyer aux côtés du roi. Un an s'écoula ; les amoureux s'écrivaient. Survinrent l'adjuration du roi et son entrée dans Paris. Le marquis fut nommé gouverneur de la province de Limosin ; alors tout changea ; les querelles religieuses devinrent plus fréquentes entre les deux amis.

Le marquis objectait que, le roi ayant abjuré, Montbrun n'avait plus aucun motif plausible pour persévérer dans sa damnable hérésie. Celui-ci soutenait qu'étant simple gentilhomme, il n'avait pas de raisons pour renier la foi de ses pères. Ainsi que cela arrive toujours, ils s'entêtèrent tant et si bien, chacun dans son opinion dont ni l'un ni l'autre ne voulait démordre, qu'ils se brouillèrent. Un matin, de Montbrun quitta le château de Gourdon. La rupture était complète, irrévocable. Montbrun se retira dans sa gentilhommière en ruines. Le marquis, dont vous connaissez toute la violence de caractère, dépassa les bornes, en persécutant son ancien ami, qu'il réduisit ainsi au désespoir, et qui mourut en le maudissant. Sur ces entrefaites, le jeune homme roviné. Il ignorait ce qui s'était passé et se présenta à Gourdon. Il y eut, dit-on, une scène affreuse entre le marquis et lui. Bref, il fut ignominieusement chassé du château, dans lequel il n'a pas depuis remis les pieds.

— Hum ! fit Du Luc, tout ceci est bien grave, Stéphane est un cœur de lion.

— Il mène une vie retirée et mystérieuse, ne voit personne. Nul ne sait ce qu'il veut ni ce qu'il fait.

— Tout cela finira mal, fit observer sentencieusement de Langeac.

— Oui, reprit de Sourdis ; Stéphane n'est pas homme à subir un pareil affront sans se venger ; bref, les gens qui le connaissent le mieux, et je suis du nombre, craignent qu'il ne se lance dans quelque mauvaise affaire.

— Et la jeune fille ? demanda Du Luc.

— Quo vouliez-vous qu'elle fit devant la volonté paternelle ? Elle pleura, se désola, bref elle courba la tête en jurant de n'avoir pas d'autre époux que celui qu'elle aimait.

— Elle avait raison, s'écria de Langeac.

— Peut-être, reprit de Sourdis, mais le marquis ne l'entendait pas ainsi. L'amoureux congédia, il chercha un autre mari pour sa fille.

— Un mari ?

— Et il le trouva jeune, beau, riche et bien en cour.

— Hum ! que de qualités réunies ! fit Du Luc en ricanant.

— Je ne vous rapporte que ce qu'on m'a dit ; je vous répète que je suis un écho ! Ce prodige se nomme de Fargis ; il est brigadier des armées royales et fort aimé du roi ; le marquis mena toute cette affaire sans en parler à sa fille ; puis, il y a dix jours, il lui annonça froidement que le comte de Farnis, son fiancé, arriverait incessamment et qu'elle eût à se préparer à le recevoir. La jeune fille ne répondit rien ; la petite personne a beaucoup de l'esprit tête de la famille ; le lendemain, elle s'échappa du château et se rendit tout courant au couvent des Ursulines dont sa tante est abbesse ; quo lui dit-elle ? nul ne le sait ; mais ce qui est certain, c'est que la bonne dame a pris chaudement le parti de sa nièce et que celle-ci doit entrer en religion dans cinq jours.

— Voilà, sur ma foi ! messieurs, une pitoyable aventure ! Et le marquis n'a rien objecté ?

— Il a dit qu'il préférerait voir sa fille religieuse que mariée à un huguenot.

— Ventre de biche ! s'écria de Langeac, le marquis est un rude catholique.

— Mais dans tout cela, fit observer Du Luc, je plains fort les deux fiancés, moi.

— Lesquels ?

— Bédame ! Montbrun d'abord.

— Il n'a pas donné signe de vie.

— Tant pis ! c'est qu'il rumine quelque diablerie.

— Je ne dirai pas non ; il a une forte rancune, et il est homme d'exécution.

— Et ce pauvre comte de Fargis ?

— Oh ! quand à celui-là, je ne le plains pas.

— Pourquoi donc cela ? mauvais cœur, reprit vivement Du Luc ; je le plains beaucoup, moi, au contraire.

— Bah ! un intrus.

— Intrus, tant que vous voudrez ! Mais, après tout, d'après ce qu'on rapporte, c'est un galant homme ; il n'est nullement cause de tout ce qui arrive ; on lui propose d'épouser une jeune fille charmante, il accepte, ce que chacun de nous ferait en pareille circonstance.

— Ce n'est pas de sa faute si la jeune fille en aime un autre ; le père devait l'avertir et ne pas l'exposer à jouer un rôle ridicule. Quel visage fera-t-il quand il se trouvera en présence du marquis ?

— C'est vrai ! il n'a aucun tort en cette affaire, répondirent les gentilshommes.

En ce moment le voyageur se leva, marcha droit à la table où les jeunes seigneurs étaient assis, et étant son feutre en même temps qu'il laissait glisser son manteau sur ses épaules :

— Monsieur le comte Du Luc, dit-il en s'inclinant profondément avec une exquise politesse, veuillez, je vous prie, agréer tous mes remerciements pour avoir pris ainsi ma défense sans me connaître ; je suis le comte Hector de Fargis.

Tous les gentilshommes se levèrent et mirent le chapeau à la main.

— Messieurs, continua le comte, pardonnez-moi d'avoir, contre ma volonté, entendu une conversation qui m'intéressait fort, et soyez convaincus que je ferai mon profit des renseignements que le hasard m'a permis d'entendre.

Les jeunes gens se trouvaient assez interloqués d'être ainsi surpris en flagrant délit de bavardage : ils ne savaient trop quelle contenance tenir.

Le comte Du Luc fut le premier qui reprit son sang-froid.

— Ma foi ! mon cher comte, dit-il en souriant, le mal est fait ; il n'y a plus à y revenir ; après tout, mieux vaut que vous ayez été instruit, bien que ce soit d'une façon un peu brutale.

— Certes, monsieur le comte, je sais maintenant tout ce qu'il m'importait de savoir, afin de ne pas jouer, ainsi que vous l'avez dit fort bien, un rôle ridicule en face du marquis de Cœurve.

— Après ce que vous avez entendu, vous persistez à vous rendre au château ?

— Plus que jamais, fit-il en souriant.

M. Du Luc se pencha vers lui, et, baissant la voix :

— Savez-vous où vous êtes ? lut demanda-t-il.

— Je le sais.

— Les alentours sont surveillés, vous n'arriverez pas.

— Nul, excepté vous et vos amis, ne soupçonne ma présence ici.

— Et ces deux hommes ? reprit le comte en désignant les paysans.

M. de Fargis sourit.

— Ils sont à moi, dit-il. Quelle est la distance d'ici à Gourdon ?

— Trois lieues de pays.

— C'est-à-dire quatre ?

— A peu près.

— C'est l'affaire d'une heure si les chemins sont bons.

— Vous partez ?

— A l'instant.

Il fit signe aux deux paysans qui sortirent.

— Vous êtes sûr de ces hommes ? reprit Du Luc.

— Ils sont à moi, je vous le répète, et de plus affiliés aux révoltés.

— Alors...

— Alors, messieurs, dit-il en élevant la voix, il ne me reste plus qu'à vous remercier une fois encore et à prendre congé de vous ; je ne doute pas que vous soyez tous de fidèles serviteurs du roi.

— Vous avez été témoin de ce qui s'est passé ici.

— En effet ; à bientôt, messieurs, nous nous reverrons.

— Que voulez-vous dire, comte ?

— Vous le saurez, fit-il avec un sourire significatif.

Le comte de Fargis salua gracieusement les gentilshommes, puis il sortit après avoir échangé quelques dernières paroles avec l'hôtesse.

Presque aussitôt on entendit le galop précipité de plusieurs chevaux qui s'éloignaient à toute bride.

— Ma foi ! dit le comte Du Luc, ce monsieur de Fargis

est un excellent compagnon, ce serait dommage qu'il lui arrivât malheur.

— Songeons à nous, dit de Langeac, voici notre homme.

En effet, Jean Ferré descendait l'escalier ; il s'arrêta un instant sur la dernière marche, jeta un regard dans la salle, puis il s'avança vers les gentilshommes.

III

QUEL HOMME LES CROQUANTS CHOISIRENT POUR CHEF

L'auberge de la « Corne-de-Cerf » se composait de deux étages surmontés d'un grenier dont le toit, très-avaucé au dehors, était couvert en chaume.

Au premier étage se trouvait une salle commune aussi vaste que celle du rez-de-chaussée.

Cette salle, éclairée par six fenêtres, trois sur chaque façade de la maison, n'était meublée que d'une immense table en chêne, garnie de bancs sur les quatre côtés ; un coucou dans sa gaine et un dressoir chargé de vaisselle.

La cage de l'escalier aboutissait dans la salle même ; mais elle était renfermée dans une espèce de tambour en planches fermée par une porte.

Une trentaine d'individus à mines patibulaires, vêtus en paysans et armés jusqu'aux dents, étaient assis autour de la table encombrée de mets de toute sorte, plus nourrissants que recherchés ; ils buvaient et mangeaient de grand appétit.

Dans un angle de la salle une trentaine de mousquets étaient appuyés au mur.

Une des fenêtres de derrière, celle du milieu, avait été laissée ouverte.

On apercevait l'extrémité d'une échelle appuyée du dehors sur la barre d'appui de cette fenêtre près de laquelle un homme se tenait debout, et mangeait, le canon de son fusil appuyé contre l'épaule, sur un escabeau à sa portée ; se trouvaient une assiette, du pain, un gobelet en étain et une cruche de vin.

Cet homme était une sentinelle veillant tout en mangeant, à la sûreté de ses compagnons.

Les convives de cette singulière agape n'étaient rien moins que les principaux chefs des Croquants réunis, ce soir-là, en assemblée générale chez maître Simon Grippart.

Ajoutons, à la louange de l'hôtelier, que le digne homme, malgré le grand profit qu'il espérait en tirer, se serait fort bien passé d'une telle marque de confiance de la part des Jacques ; — malheureusement, ceux-ci ne lui avaient point laissé le choix, force lui avait été de leur obéir.

La porte du tambour s'ouvrit, et Jean Ferré entra dans la salle.

L'inconnu le suivait, toujours enveloppé dans son manteau.

En apercevant les nouveaux venus, les Jacques se levèrent.

— Reprenez vos places, dit Jean Ferré, tout est fini.

— Qu'était-ce donc ? demanda un des chefs.

— Rien. Quelques gentilshommes qui, en revenant de la chasse, ont prétendu s'installer d'autorité dans l'hôtellerie ; mais j'y ai mis bon ordre. Tout est fini, vous dis-je ; ma présence seule a suffi pour les calmer ; nous ne serons plus troublés, soyez tranquilles.

Chacun se rassit ; cependant, tous les regards demeuraient opiniâtrement fixés sur l'inconnu immobile auprès du chef.

Celui-ci ôta alors son chapeau, et saluant son compagnon ?

— Vous pouvez vous découvrir, monsieur, lui dit-il respé -

tuousement; votre incognito est désormais inutile, vous êtes ici au milieu de gens dévoués.

— Je le sais, aussi je n'hésite pas à suivre votre conseil, répondit l'inconnu en se débarrassant de son manteau et de son feutre qu'il jeta loin de lui.

— Monsieur Stéphane ! s'écrièrent tous les Jacques d'une seule voix,

— Oui, messieurs; Stéphane de Montbrun, votre ami, qui répond à l'appel que vous lui avez adressé, et qui vient au milieu de vous, reprit le gentilhomme d'une voix calme et accentuée.

Les chefs se levèrent alors tumultueusement et s'empres- sèrent joyeusement autour de lui.

Stéphano de Montbrun avait alors vingt-deux ans au plus; c'était un fier et beau jeune homme, d'une taille élevée, bien pris et de manières élégantes; il était entièrement vêtu de velours noir, portait une longue rapière à poignée d'acier bruni, et deux pistolets à la ceinture; il n'avait d'autre arme défensive que cette cuirasse légère nommée hausse-col, sans laquelle à cette époque de troubles, on marchait rarement.

Son front large, ses yeux noirs bien ouverts, aux rayonne- ments magnétiques; son nez recourbé en bec d'aigle; sa bouche grande, garnie de dents éblouissantes; sa fine moustache bruno coquettement retroussée; son menton carré, à demi-caché par sa royale; les lignes pures et accentuées de ses traits, donnaient à son visage une expression puissante.

On sentait, en regardant ce fier jeune homme, qu'il y avait en lui une énergie sans bornes et une indomptable volonté.

En ce moment il était pâle mais calme; le corps rejeté en arrière, la tête tournée de trois-quarts; de la main gauche il jouait avec la poignée de sa rapière, tandis que de la droite il caressait sa moustache.

— Prenez place, monsieur, lui dit Jean Ferré, vous êtes à jeun sans doute ?

— Je vous l'avoue, répondit gaiement le jeune homme; je suis parti ce matin à huit heures de chez moi, et, depuis lors, je n'ai eu le temps de rien prendre, tant j'avais hâte de me trouver au rendez-vous que vous m'aviez donné.

Et, sans plus de cérémonies, il commença à manger de bon appétit.

Les Jacques étaient charmés de ces manières franches et sympathiques.

Le jeune homme remplit son gobelet jusqu'aux bords et, le levant presque à ses lèvres;

— Messieurs, dit-il, je bois à l'extinction des privilèges, à l'égalité et à la justice pour tous ! Faites-moi raison, mes maîtres !

Les chefs répondirent avec enthousiasme à cette santé qui le faisait un des leurs; et le repas continua.

Seulement, il eut été facile au regard exercé d'un observa- teur de reconnaître que le jeune homme jouait un rôle; parfois un tressaillement nerveux passait sur son visage pâle, ou un éclair sombre illuminait soudain son regard.

Sans doute il ne se dissimulait pas la portée de l'acte qu'il faisait en ce moment; il en avait depuis longtemps calculé toutes les conséquences terribles.

Ce défi, si franchement jeté à la noblesse à laquelle il appar- tenait et dont il se séparait ainsi violemment, sans espoir de re- tour; cette barrière infranchissable qu'il élevait entre lui et sa caste qu'il reniait, en pactisant avec les révoltés; étaient la suite de longues méditations et d'une résolution irrévocablement prise dans son esprit, mais dont il souffrait intérieurement; car il n'ap-

portait dans le parti qu'il embrassait, ni conviction, ni espoir, ni désir de le voir réussir.

Quel motif assez puissant l'avait poussé dans la voie terri- ble où il se jetait tête baissée ? Peut-être n'aurait-il pas osé se l'avouer à lui-même et n'obéissait-il à son insu qu'à l'aiguillon acéré de la passion arrivée au paroxysme du désespoir.

Quoi qu'il en fut, nul, si ce n'est Jean Ferré qui l'observait à la dérobée avec une joie narquoise et méchante, ne s'aperçut de l'état de son âme; tous les chefs prirent pour argent comptant, les paroles joyeuses qui parfois lui échappèrent pendant le cours du repas.

Ils discutèrent ainsi longtemps le verre en main. Enfin, Jean Ferré qui ne perdait pas de vue le but principal de la réunion, et savait combien il était important de prendre une ré- solution définitive, ramena la conversation qui s'égarait de plus en plus, au point où il voulait la placer.

— Mes chers compagnons et associés, dit-il en frappant du pommeau de son poignard sur la table pour réclamer l'attention, à présent que notre souper est terminé, laissons, je vous prie, pintes et gobelets que nous aurons le loisir, plus tard, de fêter tout à notre aise, et venons au sujet qui a motivé notre réunion de ce soir.

Les Croquants repoussèrent aussitôt les plats, les assiettes et les gobelets au milieu de la table, et se tournèrent vers le chef des insurgés du Limosin, car telle était la position élevée occu- pée par Jean Ferré dans la révolte.

— Nous vous écoutons, dirent-ils d'une seule voix.

Jean Ferré se leva, promena un regard calme sur ses audi- teurs, et il reprit :

— Je ne vous parlerai pas des progrès de notre soulèvement; vous tous, qui avez bravement coopéré de vos bras, de votre in- telligence et de votre sang dans l'accomplissement de nos projets, vous savez, mes braves, compagnons, les magnifiques résultats qu'il y a quelques mois à peine nous avons obtenus. La révolte commencée par quelques paysans sans appui et presque sans res- sources embrasse aujourd'hui trois provinces; bientôt elle englo- bera, j'en ai l'espoir, la France toute entière; plus de cinquante mille hommes, braves, dévoués, résolus à obtenir justice mar- chent à notre suite; nous sommes une puissance avec laquelle le gouvernement est contraint de compter; mais la partie la plus ardue de notre tâche commence; jusqu'à présent nous n'avons lutté que contre des forces minimes, mal armées, plus mal com- mandées et n'ayant entre elles aucune cohésion; nous les avons facilement vaincues et dispersées.

— Eh ! bien ? demanda un des chefs.

— Silence ! écoutez, laissez-le parler ! s'écrièrent les autres qui étaient évidemment intéressés par cet exorde si froid et si net.

— Aujourd'hui, reprit Jean Ferré, il nous faut lutter, non- seulement avec les armes, mais encore avec l'intelligence. Le gou- vernement s'est enfin réveillé de son long sommeil; le roi qui est bon, et qui, dans le commencement, reconnaissait la justice de nos droits, et même appuyait moralement nos réclamations, en nous laissant pleine liberté d'action; le roi, dis-je, trompé par les gens qui l'entourent, et dont l'intérêt est naturellement opposé au nôtre, circonvenu par nos ennemis, c'est-à-dire, par la haute no- blesse du royaume, dirige des forces considérables contre nous. Cette fois nous nous trouverons face à face avec de vieux soldats, commandés par de bons généraux; la lutte sera terrible, mortelle, mais surtout glorieuse pour nous, si nous sommes vainqueurs.

— Oui, oui, nous triompherons, Dieu est avec nous ! s'écrièrent-ils avec enthousiasme.

— Nous triompherons, j'en ai la conviction, reprit Jean Ferré d'une voix éclatante, mais à la condition de former un faisceau, un tout compact ; d'opposer la discipline à la discipline ; les talents militaires aux talents militaires ; car ce sont des armées braves et aguerries contre lesquelles nous allons nous choquer ; il nous faut donc une tête, une seule ; une tête qui pense pour nous qui ne devons être que les bras ; ne nous y trompons pas, si dévoués que nous soyons ; si grande que soit notre conviction dans la justice de notre cause ; que sommes-nous en dehors de ces deux conditions ? De pauvres diables de paysans sans instruction ; capables de tenter des coups de main hardis, de risquer notre vie sans marchander ; mais nos cervelles, ajouta-t-il avec un sourire amer, sont trop étroites pour concevoir des plans de campagne habiles ; pour organiser une défense ou une initiative redoutable. Bref, la science nous manque : à notre première rencontre avec les troupes qui marchent contre nous, nous serons battus.

Des cris, des dénégations, des assurances de dévouement lui coupèrent la parole.

Jean Ferré, sans s'émouvoir, attendit que le tumulte causé par ces dernières paroles fût calmé, puis il continua :

— Nous mourrons sans reculer d'une semelle ! je n'en ai jamais douté, dit-il ! mais est-ce cela que nous voulons ? Non, compagnons, notre sang ne doit pas être versé sans profit : notre mort ne peut être inutile à la noble cause que nous défendons.

— Oui ! oui ! mourons, mais mourons vainqueurs !

— Pour obtenir ce résultat, reprit-il paisiblement, il nous faut placer à notre tête le chef qui nous manque. Ce chef, nous ne devons pas le choisir parmi nous, car il est important que seul il commande et que nous lui obéissions, nous, sur un mot, sur un signe, sans observations comme sans murmures ; qu'il pense, qu'il conçoive pour nous, et que l'heure venue de traiter avec les gens du roi, il puisse soutenir nos griefs et défendre par la parole les droits que nous aurons conquis avec notre sang. Est-ce bien cela que nous voulons ?

— Oui ! oui ! reprirent-ils.

— Dans notre dernière assemblée vous avez délégué vos pouvoirs aux chefs suprêmes des trois provinces, en les chargeant de choisir en votre nom ce général tant désiré ; vous engageant d'avance à ratifier leur choix et à prêter serment d'obéissance à celui qu'ils auront élu.

Tous les regards se portèrent à la fois sur M. de Montbrun qui, calme et pâle, écoutait avec la plus sérieuse attention les paroles de Jean Ferré.

Le brave paysan semblait transfiguré.

L'expression vulgaire de son visage était complètement effacée, ses traits énergiques animés par l'émotion, ses regards, pleins d'éclairs, respiraient les plus nobles sentiments.

Il paraissait bien réellement en ce moment comme la personnification à la fois humble et résolue de ce peuple si fort, si patient, si naïvement convaincu de sa valeur ; qui après des siècles d'une lutte acharnée, sortant à peine des limbes, commençait enfin à s'affirmer et réclamait hautement sa part de soleil, et son droit de vivre libre, dans cette société dont jusqu'alors il n'avait été que le paria, et dont il pressentait vaguement qu'il était au contraire le membre le plus utile et le plus nécessaire.

— Nous le jurons ! s'écrièrent les Jacques en se levant, et étendant les bras : Le chef ! le chef ! où est-il ?

— Le voilà ! dit Jean Ferré en désignant le jeune homme.

— Vive Montbrun ! s'écrièrent-ils avec un enthousiasme frénétique, en le saluant à la fois, de la tête, de la voix et du verro.

M. de Montbrun se leva alors, et fit un geste pour réclamer le silence.

Chacun se tut.

— Messieurs, dit le jeune homme d'une voix vibrante, prenez garde à ce que vous faites : ce ne sont point jeux d'enfants ceux auxquels nous nous livrons. La lutte que vous engagez contre le pouvoir redoutable du roi est une lutte désespérée, sans trêve ni merci, dans laquelle il faut vaincre ou mourir.

— Nous mourrons ou nous serons vainqueurs.

— Vous me connaissez bien, n'est-ce pas ? Vous savez que moi aussi je suis gentilhomme et que, par conséquent, j'appartiens à cette caste proscrite par vous.

— Oui ! oui !

— Il n'y a donc entre nous ni erreur, ni malentendu ? continua le jeune homme en s'animant. Vous savez, car aucun de vous n'ignore mon histoire, que la haine seule et le désir de me venger m'ont poussé à accepter le dangereux honneur que vous voulez me faire en me prenant pour chef.

— Ceci ne vous regarde pas, monsieur, interrompit Jean Ferré, nous ne voulons savoir qu'une chose.

— Laquelle ?

— Si vous acceptez le commandement que nous vous offrons.

— Oui, à une condition.

— Parlez ! Parlez !

— Vous me jurez obéissance entière, absolue, consentez, en un mot, à n'être que les membres d'un corps dont, moi, je serai la tête à mes risques et périls ?

— Nous le jurons ! nous le jurons !

— Soit, messieurs, j'accepte, dès ce moment, je suis votre chef ; reconnaissez-moi donc comme tel, ne craignez rien, vive Dieu ! nous taillerons avant peu assez de besogne aux royaux pour qu'ils prennent en sérieuse considération des propositions que je compte bientôt leur faire en votre nom ; maintenant, ajouta-t-il d'une voix vibrante, écoutez bien ceci, compagnons ; je vous jure, moi, sur mon nom et ma foi de gentilhomme, de vous être fidèle, de servir votre cause, qui désormais devient la mienne, par tous les moyens, même par la perte de ma vie, et ce, jusqu'au jour où vous-mêmes, me dégagerez de la parole que je vous donne librement ici.

A cette déclaration si nette et si franchement formulée par leur nouveau chef, les Croquants rugirent de joie ; ils connaissaient depuis longtemps M. de Montbrun : ils savaient qu'ils pouvaient compter sur lui.

Lorsque le silence se fut à peu près rétabli, le jeune homme continua :

— Tenez-vous prêts, mes maîtres, dit-il, car bientôt je vous ferai connaître mon plan de campagne. Jusque-là, voyez sur vos gardes, faites le recensement de vos hommes, que les armes soient en bon état, les munitions nombreuses, vous ne tarderez pas à en avoir besoin. Jean Ferré, O'Brien et Pastourel seront mes aides de camp. C'est par leur entremise que vous parviendront mes ordres qui devront, souvenez-vous en bien, être exécutés sans hésitation et sans commentaires. Est-ce bien entendu ?

— Oui ! Oui ! reprirent les « Jacques. »

(A CONTINUER.)

LA DAME DE PIQUE

ou

LE NIHILISME EN RUSSIE.

CHAPITRE IER.

LE JUBILÉ DU PROFESSEUR TCHTO-TO-KOY. — (Suite.)

La Commune, qui le trouva en prison, où il avait été mis à cause d'un article ignoble, publié par lui dans une de ces feuilles qui ne vivaient que de calomnies et de mensonges, l'en retira pour l'attacher à la police, puis le fit, on ne sait pourquoi, lieutenant-colonel de l'armée fédérée.

Son grade, ses galons et son grand sabre le servirent merveilleusement, non pas pour combattre les Prussiens ou repousser les attaques des infâmes Versaillais, son patriotisme avait un autre objectif, mais pour faire chez les riches suspects, dont il savait admirablement crocheter les coffre-forts, de nombreuses et fructueuses visites domiciliaires.

L'approche des troupes de Versailles vint le troubler dans ses patriotiques occupations ; les boulets commençaient à arriver, il pensa qu'un lieutenant-colonel doit se réserver pour la patrie et prit ses précautions en conséquence.

Barbe et moustache tombèrent sous le rasoir, un épais chignon remplaça le képi doré, une robe la tunique à aiguillettes, et, le chemin de fer aidant, mademoiselle Julia passait la frontière de Belgique à l'heure même où les soldats de l'ordre entraient dans Paris incendié par les pétroleurs et ensanglanté par l'assassinat des étages.

Condamné à mort par contumace à la suite de ces sinistres événements, Jules Brémont, possesseur d'une quinzaine de mille francs qu'il avait volés, passa à Londres pour y jouir de son honnête aisance.

Mais là encore, l'affluence de nombreux fuyitifs, qui le traitaient de transfuge et voulaient le contraindre à partager avec eux des bénéfices dont ils connaissaient la source, commençait à lui rendre l'existence peu agréable, quand une circonstance heureuse l'engagea à s'éloigner de nouveau.

Cette occasion n'était autre que la connaissance qu'il fit d'un de ces Russes cosmopolites qui, profitant de leur opulence pour voyager, croient de bon ton d'afficher hors de leur patrie les tendances les plus libérales, et, comme cette déesse de l'antiquité, qui passait six mois au ciel, six mois aux enfers, sont aussi plats courtisans pendant une moitié de l'année qu'ils sont pendant l'autre révolutionnaires à outrance.

Jules joignait à un certain vernis du monde beaucoup d'entrain dans la conversation, contait avec esprit, mentait avec impudence et savait débiter, sans trop de monotonie, tous les lieux-communs déclamatoires qui traînent dans les journaux.

Il ne lui en fallut pas davantage pour charmer le comte Alexandre Kourdukof, chambellan de S. M. l'Empereur de toutes les Russies, et devenir son ami intime.

Le riche comte s'ennuyait, il fit sa société du Français, l'invita à l'accompagner en Russie et lui fit délivrer un passe-port en bonne forme au nom de Jules Brémont.

Sachant le grand seigneur affligé de ces fortunes telles qu'on n'en trouve qu'en Russie ou dans les contes des « Mille et une Nuits », celui-ci n'avait pas hésité à accepter l'offre de son nouvel ami, aux dépens duquel il comptait mener une large existence.

Le comte étant parti il le suivit de près et, aussitôt arrivé

à Pétersbourg, il courut se présenter au palais de son protecteur, sur le canal de la Fontanka.

Les Russes oublient vite les liaisons qu'ils ont si facilement nouées à l'étranger ; Jules avait fait son temps, il ne fut pas reçu.

Une seconde, une troisième tentative n'eurent pas plus de succès : ne pouvant croire à ce qu'il appelait une aussi noire ingratitude, Jules fit passer sa carte par un valet de pied, qui la lui rapporta, avec un insolent sourire, accompagnée d'un billet de 25 roubles.

C'était un congé en forme ; l'ex-colonel, qui n'était pas fier, accepta l'aumône, mais continua à envoyer supplique sur supplique.

Pour se débarrasser de cet importun, Son Excellence lui donna une lettre de recommandation pour le curateur de l'Université de Moscou, qui voulut bien le nommer répétiteur de français aux gages de 1,200 francs, dans un des corps de cadets soumis à son autorité.

A partir de ce moment, l'intime ami du comte, déçu dans ses projets, avait en perdant l'espérance de vivre en aristocrate, repris tout son républicanisme et voué au gouvernement russe une de ces haines aussi lâches que farouches, qui, n'excluant pas l'hypocrisie, ne reculent devant aucun crime ou aucune honte, pourvu que, par un moyen quelconque, elles conduisent au but poursuivi : l'or et la jouissance.

Entre le communard français et les nihilistes russes il y avait trop d'attraction pour que bientôt ils ne fissent pas cause commune.

Sans s'en douter Pierre Alexandrovitch avait trouvé une excellente mais dangereuse recrue, excellente pour conseiller ou préparer le crime ; dangereuse, car pour quelques roubles, cet homme ne pouvait pas hésiter une minute à se vendre et à livrer ses complices.

Enveloppés dans leurs manteaux à la fourrure desquels le froid suspendait, sous forme de grelots de givre, la vapeur de leur respiration, les deux nouveaux amis se dirigèrent rapidement vers le palais de l'Université.

De nombreux, traineaux, les uns sordides, les autres au contraire d'un luxe annonçant l'opulence de leurs propriétaires, ou revenaient à vide, ou stationnaient au bas du berron, sur les hautes marches duquel se tenaient des domestiques en livrée, annonçant par leur présence que l'affluence devait être nombreuse dans les salles.

Au moment où les nouveaux arrivants entrèrent dans le vestibule, dont la chaude température contrastait si agréablement avec le froid de la rue, et dans lequel se tenaient immobiles, comme des statues, deux gendarmes bleus, raides, les yeux fixes, et les mains plaquées contre la couture de leur pantalon, une dizaine de personnes achevaient de s'y faire débarrasser de leurs galoches, de leurs manteaux que des moujiks, à large barbe taillée en éventail, et vêtus de longs caftans serrés à la taille par une ceinture de soie aux couleurs voyantes, numérotaient et mettaient silencieusement en ordre dans le vestiaire.

Pierre Alexandrovitch et Jules firent comme les autres, puis montèrent l'escalier d'honneur, garni de plantes rares, qui conduisait à la salle de réception.

Remarquables par ses dimensions grandioses, ses superbes colonnes de marbre couronnées de chapiteaux de plâtre vulgaire, son parquet en superbe mosaïque et ses parois enduites du stuc le plus bourgeois, cette salle offrait ce mélange de richesse et de

pauvreté, de majesté et de mesquinerie, qui est, pour ainsi dire, le caractère particulier de l'architecture russe.

Décorée pour la circonstance avec plus de richesse que de goût, elle produisait cependant un certain effet d'ensemble, qui, au premier coup d'œil, effaçait des disparates choquants, même dans son ameublement.

Du reste, même avec de la bonne volonté, il aurait été difficile qu'il en eût été autrement à cette heure, où, sous les faisceaux de drapeaux, les guirlandes de verdure jetées entre les colonnes, ou encadrant les tentures de soie rouge à franges d'or, les superbes camélias allongeaient leurs rameaux chargés de fleurs inodores, mais éolantes, les lustres se balançant à la voûte, se pressait une foule énorme d'étudiants, de militaires, de professeurs, de dames en toilette voyante, tchinovniks en habit bleu à boutons d'or, de popes aux longs cheveux pendant sur les épaules, de marchands vêtus de leurs amples kaftans soutachés de galons dorés, de jeunes filles de la bourgeoisie peintes, coiffées du sacohnik en toile d'argent constellée de perles et de diamants avec leurs longues nattes enrubannées, enfin de ce qu'on appelle là-bas le tout Moscou, c'est-à-dire, de toutes les personnes connues par leur fortune, leurs talents, leur position ou leur élégance.

Toutefois, dans ces costumes et ces toilettes, un œil, sans être bien exercé, aurait bien vite remarqué les mêmes contrastes que l'on pouvait signaler dans l'architecture et la décoration de la salle.

Certes, les robes de soie, les hautes dentelles, les habits brodés sur toutes les coutures, les colliers étincelants, les riches décorations, les grosses épauettes à torsades d'or, les velours et les grands cordons bleus ou rouges foisonnaient ; mais, à côté de ce luxe d'un goût souvent équivoque, et où l'or faux et les stras s'affichaient impudemment auprès des pierres fines et du métal précieux, se laissait voir, ou plutôt se montrait à dessein avec une sorte de cynisme intentionnel un groupe compact d'étudiantes, les cheveux coupés à la titus, les unes portant un binocle grossier, les autres des lunettes ou des béquilles, dont les verres, noirs ou bleutés fortement, donnaient à leurs traits pour la plupart pâles et à leurs visages émaciés une physionomie rudes de sectaires fanatiques.

Evidemment toutes ces étudiantes aux allures viriles, uniformément coiffées, malgré la rigueur du froid dans la rue et de la chaleur dans la salle, d'un chapeau rond en paille noire, avaient adopté un costume distinctif, car toutes étaient boutonnées de fond en comble dans un mac-farlane de couleur brunâtre, sans taille, les enveloppant des pieds à la tête, comme une sorte de gaine étroites et disgracieuse.

Quoique s'étant habitué à voir les blouses sordides et les carmagnoles trouées coudoyer les costumes brodés et pailletés des chefs fédérés pendant la Commune, Jules ne put s'empêcher de demander à son interlocuteur quelles étaient ces jeunes filles.

— Nos sœurs, répondit Pétrovitch, les étudiantes nihilistes.

— Leur mise n'est pas élégante.

— Qu'importe le vêtement, fit le jeune adepte, si l'âme est haute et le patriotisme ardent ; leur costume est à la fois un signe de ralliement et une protestation ; leur courage et leur foi dans l'idée est au-dessus de tout éloge. Renonçant aux vains plaisirs du monde, elles se réfugient dans l'étude pour devenir des citoyennes utiles et un jour entrer préparées par la science...

— A l'hôpital des fous, interrompit brusquement la grosse voix d'un capitaine d'artillerie.

L'étudiant releva la tête, car la voix rude et moqueuse lui

arrivait d'en haut, et sans doute il aurait volontiers remis à sa place l'insolent, si celui-ci n'eût été de taille à lui administrer une verte correction. Mais voyant à qui il avait affaire, le patriote jugea prudent de se contenter de lui jeter un regard indigné, qui ne produisit d'autre effet sur le géant, que de le faire rire avec une expression à la fois provocatrice et pleine de mépris. La position devenait embarrassante ; l'adepte nihiliste, qui, au fond, jugeait qu'en cas de dispute, les rieurs pourraient bien n'être pas de son côté, trouva plus prudent de renoncer à la riposte, et s'empressa d'entraîner son ami hors de portée des oreilles et surtout des bras de l'officier.

— Ces sbires du despotisme sont tous les mêmes, dit-il à mi-voix au Français, quand il se fut bien assuré qu'aucun militaire ne pouvait l'entendre. Nous réformerons cela.

— Réformer l'armée est impossible, murmura Jules avec amertume ; car il se souvenait des Versaillais. Il faut la détruire.

— Depuis le général en chef jusqu'au dernier soldat, répondit le nihiliste.

— Mais que mettez-vous à la place ?

— Rien.

— La gendarmerie ?

— Elle est pire encore, nous n'en voulons plus.

— La police ?

— Fumier des fumiers, c'est par elle que nous commençons.

— Moi, je déteste encore plus les prêtres, fit Jules.

— Nous ne les épargneront pas d'avantage ; notre programme est : Détruire tout ce qui existe.

— Permettez, Piotre Alexandrovitch, détruire n'est que la moitié d'un programme ; car enfin, il faut bien reconstruire plus tard.

— Notre mission est seulement de renverser, affirma l'étudiant avec un accent de conviction profonde.

— Bien parlé, frère, fit une des jeunes filles coiffées à la titus, notre mot d'ordre le dit : Nihil, Rien, rien de ce qui existe ne doit continuer ; à nous de faire table rase ! Plus tard viendront d'autres hommes avec des vues plus justes ; ayant à travailler une œuvre commencée leurs mains seront plus habiles. Ceux-ci bâtiront ; nous, démolissons !

Dans la voix de cette étudiante, il y avait quelque chose d'âpre et d'inflexible ; rien qu'à l'entendre parler, on sentait instinctivement qu'il n'y avait plus de pitié dans ce cœur, de raison dans ce cerveau.

Si toutes les femmes lui ressemblent en Russie, pensa Jules, monsieur Alexandre n'a qu'à se bien tenir et à défendre l'importation du pétrole. Avec cinq ou six cent nihilistes comme celle-là, les Versaillais n'auraient pas trouvé une maison debout à Paris.

Une explosion de frénétiques applaudissements interrompit les réflexions de l'ex-colonel et une forte poussée, faite dans le fond de la salle, le rapprocha d'une estrade encore inoccupée, mais sur laquelle une table et des sièges avaient été préparés d'avance.

C'était le professeur Tchto-to-Koy qui faisait son entrée, précédé des huissiers de la Faculté, et accompagné par le corps enseignant sous la conduite du curateur de l'Université.

Trop loin de l'étroite allée que l'assemblée ouvrait avec peine devant le célèbre personnage, le Français dut se résoudre à attendre qu'il eut pris place sur l'estrade pour contempler ses traits augustes.

Cette attente fut assez longue ; à chaque pas le nouvel arrivant était arrêté par les déclarations d'étudiantes et d'étudiants qui lui adressaient des compliments auxquels il fallait répondre et que les hurras, sans cesse répétés, empêchaient d'entendre, petit malheur pour l'ex-colonel, qui n'en eut pas été plus avancé pour cela, puisque ces discours étaient invariablement prononcés dans une langue dont à peine comprenait-il trois ou quatre mots.

Enfin pas à pas la salle fut traversée et le docteur, mettant le pied sur les marches qui conduisaient à l'estrade, commença enfin à émerger de cette mer vivante, houleuse autant que bigarrée.

Ce que Jules aperçut fut d'abord un crâne chauvo luisant comme un genou, un front proéminent mais étroit et fuyant, une paire de lunettes d'or rondes, énormes, semblables aux deux grands yeux d'une chouette entre lesquelles, en guise du bec de cet oiseau nocturne, s'avancait un nez long, mince, recourbé, dont l'extrémité crochue semblait, à distance, sondée à une paire de lèvres minces, exsangues, se terminant de chaque côté, par une étoile de rides dont les lignes inférieures encadraient un menton en galoche, parfaitement rasé.

En somme, le visage à la fois rond et plat avec ces lèvres pincées et ces deux lucarnes dont la couleur bleu foncée excita une nouvelle tempête de vociférations, car chacun des verres était évidemment une cocarde nihiliste, manquait absolument de noblesse et de distinctions. Quand aux yeux, il était impossible d'en juger, abrités prudemment qu'ils étaient derrière des écrans bien plus faits pour en cacher l'expression que pour leur adoucir une lumière plus que modérée en cette saison.

À partir du menton, à demi-plongé dans une vaste cravate blanche, commençait le costume constellé de décorations, de médailles, de chiffres, de plaques accrochées en rang des deux côtés de la poitrine et témoignait, par leur nombre et leur variété, que le terrible flagelleur de tsars mort connaissait à merveille l'art de vivre en bonne intelligence avec les souverains vivants et de se faire accorder tous les signes honorifiques qu'un républicain farouche traite de hochets, mais aime passionnément à faire briller sur son uniforme.

Pendant qu'il s'installait dans son fauteuil, Jules, pour qui la bimbeloterie officielle avait toujours eu un attrait particulier, eut le temps d'en faire un recensement complet.

L'estrade s'était rapidement remplie ; les grosses épaulettes abondaient. Cependant un fauteuil restait encore vide à droite du docteur.

— Quel est le personnage qui manque ? demanda le Français à son ami.

— Le gouverneur général militaire, répondit celui-ci avec un sourire triomphant. Il est peu probable qu'il vienne ; il sent trop que, pour le représentant de la tyrannie impériale, il n'y a pas de place ici.

— Dans quelques années il n'y en aura plus nulle part, fit d'un ton sec et cassant un des chapeaux de paille noire qui ressemblait, dans son étui, à une chrysalide dans sa coque.

Des chut ! chut ! « pailouchstie ! » (écoutez), partirent de plusieurs points de la salle et le curateur se leva.

Naturellement le discours qu'il prononça fut une de ces tartines louangeuses en usage dans toutes les académies, ensensoirs bourrés de lieux-communs que les orateurs se brûlent mutuellement sous le nez. L'auditoire était bien disposé ; il souligna quelques phrases hyperboliques à l'adresse du très-illustre professeur Doubina, l'historien aussi savant qu'incorruptible et applau-

dit à tout rompre. Les officiers prirent leur revanche chaque fois qu'il fut fait allusion à Sa Majesté l'Empereur, protecteur des savants et répandant sur eux la pluie de ses hautes faveurs.

Doubina répondit avec cette fausse modestie qui est la monnaie courante de ces genres de solennités ; puis il parla en termes ambigus du rôle de l'histoire, de ses bienfaits, il fit sur le jugement auquel les rois égyptiens étaient soumis après leur mort une allusion aussi peu transparente que possible, mais qui souleva un tonnerre de bravos de la part du bataillon des lunettes bleues. Ayant ainsi conquis la faveur de la partie la plus exigeante de son auditoire, il risqua une phrase banale à l'adresse de l'Empereur et fut encore applaudi à outrance par les cadets, lieutenants, sous-lieutenants et capitaines, qui durent, dans cette occasion, mettre leurs gants hors de service.

Piotro Alexandrovitch expliquait tant bien que mal ce qui se passait au Français qui, ne comprenant rien, s'ennuyait beaucoup et cherchait par où battre en retraite.

Tout-à-coup la porte s'ouvrit avec fracas et Son Excellence le gouverneur général, entouré de son état-major, traversa la salle comme un ouragan, monta à l'assaut de la tribune, ouvrit un érin, en retira une croix de Saint-Anne suspendue à son ruban rouge, embrassa Doubina avec une bruyante expansion et, lui passant le cordon au cou, proclama d'une voix de stentor la faveur dont en ce jour, Sa Majesté l'Empereur daigne honorer le professeur Doubina, l'un des gloires de la Russie, le savant historien qui, etc.

Un cri formidable de Vive l'Empereur ! ébranla la voûte et au même instant la musique entonna l'hymne national de Boje Tsara... Dieu protège le czar.

Ce fut un coup de foudre pour les étudiants et les étudiantes ; leur fête était déshonorée.

Heureusement, il leur restait pour se réhabiliter à leur propres yeux le banquet auquel n'assisteraient ni le gouverneur militaire, ni les généraux et où l'on pourrait parler avec plus de liberté.

Par une faveur spéciale due sans doute à ses excellents antécédents et à la pureté de ses convictions, Jules Brémond fut honoré d'une invitation spéciale qu'ils s'empressèrent d'accepter : un bon dîner n'était jamais chose à dédaigner, comme il le disait.

Ce fut une fête de famille. Ayant moins besoin de disimuler, Doubina, redevenu le populaire et révolutionnaire Tcheto-to-Koy, avait quitté à la fois ses lunettes et ses décorations ; il avait à se faire pardonner la distinction si compromettante pour sa réputation que lui avait accordée l'Empereur, et était revenu bien disposé à se montrer nihiliste intransigent,

(A CONTINUER.)

“ LE FEUILLETON ILLUSTRÉ ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.60
 Payable dans le cours des trois derniers mois :
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75
 A L'ÉTRANGER: STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 16 cents la douzaine et 2) par cent sur l'abonnement, strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1083, B. de P., Montréal.

67, Rue St. Gabriel